

Margo Cinéma présente

Les Films d'Ici

Laila Films

24images

POÉTIQUE DU CERVEAU

un film de
NURITH AVIV

ZDF arte

Ministry of Culture and Sport

Ministry of Culture and Sport

Ministry of Culture and Sport

kto

Ministry of Culture and Sport

Ministry of Culture and Sport

Ministry of Culture and Sport

Ministry of Culture and Sport

Ministry of Culture and Sport

POÉTIQUE DU CERVEAU

un film de NURITH AVIV

SORTIE LE 02 décembre 2015

66 mn – 2015 – 16/9

Photos et dossier de presse téléchargeables sur
<http://nurithaviv.free.fr>

Image : Sophie Cadet, Itay Marom, Nurith Aviv

Son : Matthieu Tartamella, Michael Goorevich

Montage : Laure Saint-Marc, Amir Borenstein

Mixage : Michael Goorevich

Musique : Werner Hasler

Direction de production : Florence Gilles, Ami Livne

Les Films d'Ici

Laila Films

24 Images

Avec la participation de KTO ZDF/ ARTE, Le Centre national du cinéma et de l'image animée ,PROCIREP – ANGOA ,The Rabinovich Foundation for the Arts - Cinema Project with the participation of the Leon Recanati Foundation supported by the Cultural Administration, Israel Ministry of Culture and Sport, The Israel Film Council

Avec le soutien au développement de la région Pays de la Loire, en partenariat avec le CNC et de Brouillon d'un rêve de la Scam

DISTRIBUTION

François MARGOLIN

Margo Cinema

22, rue des Coutures Saint-Gervais 75003 PARIS

fmargolin@yahoo.fr

01 47 07 34 12

PRESSE

Laurette MONCONDUIT et Jean-Marc FEYTOUT

17-19, rue de la Plaine 75020 Paris

lmonconduit@free.fr

01 43 48 01 89



POÉTIQUE DU CERVEAU

Dans son film *Poétique du Cerveau*, Nurith Aviv tisse des liens entre récits biographiques et récits sur le biologique.

A partir de photographies issues de ses archives personnelles, des souvenirs et des réflexions que ces images éveillent en elle, la cinéaste va à la rencontre de chercheurs en neurosciences pour évoquer avec eux des sujets tels que la mémoire, les neurones miroirs, le bilinguisme, la lecture, l'odeur, ou encore les traces de l'expérience.

Avec :

Yadin Dudai, Vittorio Gallese, Sharon Peperkamp,

Laurent Cohen, Noam Sobel, François Ansermet



Yadin Dudai est professeur de neurobiologie à l'Institut Weizmann pour les Sciences à Rehovot (Israël). Il a été doyen de la faculté de biologie et président du département de neurobiologie et a dirigé le centre de recherche sur le cerveau de l'Institut Weizmann pour les Sciences. Il est Professeur de sciences neurologiques à l'Université de New York (NYU). **Ses recherches portent sur les mécanismes cérébraux servant à la perception, la conservation, la transformation et l'utilisation de la mémoire et de l'expérience vécue.**

Vittorio Gallese est professeur de physiologie au département des neurosciences de l'école de médecine de l'Université de Parme et membre de la Société Italienne de Neuropsychologie. **Ses recherches portent sur la relation entre le système sensori-moteur et la cognition chez les primates non-humains et humains. Ces travaux l'ont mené, avec ses collègues de Parme, à la découverte des neurones miroirs.**

Sharon Peperkamp est directeur de recherche au laboratoire du CNRS de sciences cognitives et psycholinguistiques. Elle est aussi directrice du département d'études cognitives à l'École Normale Supérieure. **Ses recherches portent sur la perception de la parole et l'acquisition précoce du langage.**



Laurent Cohen est professeur de neurologie à l'hôpital de la Salpêtrière à Paris et co-responsable de l'équipe de recherche « Neuropsychologie et Neuroimagerie » (Centre de Recherche de l'ICM). **Ses recherches portent sur les mécanismes cérébraux des fonctions cognitives spécifiquement humaines, en particulier le langage et la lecture.**

Noam Sobel dirige le département de neurobiologie à l'Institut Weizmann pour les Sciences à Rehovot (Israël). **Ses recherches portent sur l'olfaction chez des sujets humains. Il étudie les mécanismes neurobiologiques impliqués dans l'olfaction et de quelle manière les détections chimiques affectent la santé et le comportement de l'être humain.**

François Ansermet est professeur de pédopsychiatrie à l'Université de Genève, chef du service de psychiatrie de l'enfant et de l'adolescent aux Hôpitaux Universitaires de Genève, directeur du département universitaire de psychiatrie. Il est psychanalyste et membre de l'École de la Cause Freudienne. **En collaboration avec le neurobiologiste Pierre Magistretti, il développe un lien entre les neurosciences et la psychanalyse à partir du paradigme de la plasticité neuronale.**

Marianne Dautrey – Nurith Aviv, dialogue

Marianne Dautrey : À partir de *Circoncision*, tes films se sont inscrits dans un dispositif qui non seulement met la parole en scène mais la suscite littéralement. Tu reprends ce dispositif dans *Poétique du Cerveau*, où tu fais parler des neuroscientifiques sur les processus d'assimilation du langage, de la lecture, sur les sens. En intégrant le discours de chercheurs en neurosciences à l'intérieur du dispositif de tes films, tu fais entrer le discours scientifique sur le cerveau dans une forme poétique profondément émouvante. Comment arrives-tu à cela?

Nurith Aviv : Quand je suis passée à la réalisation, après avoir tourné beaucoup de films comme chef-opératrice, j'ai voulu faire quelque chose de différent de ce que j'avais fait jusque-là. J'ai eu envie de mettre la parole en scène et en marche au cinéma. C'était un défi. J'ai procédé en épurant toujours plus, jusqu'à ce que j'arrive à un plan presque unique. Quand tu écoutes quelqu'un, s'il y a plein de coupes, je trouve que tu perçois moins le mouvement de la parole. Désormais, pour chacun de mes films, je cherche jusqu'à ce que je trouve le plan le plus beau, le plus précis, le plus juste par rapport au concept que j'ai en tête, et je m'y tiens. Mes films sont des portraits, mais parlés, parlants. Je discute avec chacun du sujet que l'on va évoquer. Cela suppose une très longue préparation. Dans *Poétique du Cerveau*, il est question des neurosciences. J'ai dû travailler deux ans, juste pour pouvoir parler avec un chercheur et être en mesure de lui suggérer ce qui lui permettra de parler durant le temps que je lui réservais. Après, c'est un peu comme au théâtre, on va travailler jusqu'à ce qu'on arrive à produire cette parole. Sauf que cette parole est construite par celui qui la dit et que la personne qui parle dans mes films n'a pas le droit d'apprendre son texte par cœur, elle doit arriver à la dire au plus proche de soi. Une partie du travail est d'arriver à composer avec ces contraintes. J'écoute, mais mon écoute n'est pas psychanalytique. Elle est déjà une forme, une demande esthétique. Elle se concentre sur le rythme et la voix de chacun, et sur le rythme de l'ensemble. J'écoute parler et je regarde parler. La voix joue un rôle énorme. Elle est présente, elle agit avec les autres voix. L'image agit, elle aussi, elle est au plus proche du corps. C'est une sorte de corps à corps. Ce qui m'intéresse, c'est le mouvement de la parole.

Les personnes pensent et expriment leur pensée au moment où elle surgit. Le film capte ce moment du surgissement où quelqu'un réussit tout à coup à formuler un discours sur son travail et donc sur soi. Il y a peu de montage, pour cette raison justement, pour restituer ce moment du surgissement. La pensée de l'ensemble, la construction est là avant. Après viennent les surprises au moment du tournage...

M. D. : Mais *Poétique du Cerveau* ne fait pas que reprendre le dispositif et les thématiques de tes autres films. Pour la première fois, tu prends la parole en ton nom, pas seulement pour ouvrir ou clore comme tu le fais dans tes autres films. C'est Nurith Aviv, la cinéaste et la personne, qui s'exprime et, entre les prises de parole des neuroscientifiques, une autre histoire se raconte, celle de tes parents, la tienne, celle de tes films. Ça donne une toute autre dimension à ce film. Est-ce un retour à la scène originelle, une archéologie de tes films précédents ?

N. A. : C'est vrai, le film s'ouvre sur une photographie de mes parents sur leur lit, avant ma naissance. Oui, bien sûr, c'est le lieu de la scène originelle. Il y a aussi la pièce vide avant que je n'arrive dans leur monde. Cette photo a évoqué des souvenirs très forts en moi. On y voit les meubles, les chaises, la fenêtre... et pourtant, c'est une image sans personne. C'est une absence présente ou plutôt une absence présente, très forte. Les absents sont présents par leur absence. Après, vient un plan que j'avais déjà tourné pour *Langue sacrée, langue parlée* et que je fais défiler, cette fois-ci, à l'envers comme pour figurer le processus de remémoration.





M. D. : Cette absence présence est aussi particulièrement bouleversante pour le spectateur, car il la voit non pas au moment où tu n'étais pas encore née, mais au moment où l'absence est désormais celle d'un passé révolu. C'est ce temps paradoxal du futur antérieur, propre à la photographie. Tu dis : « L'acte photographique est une tentative de capturer un moment du présent. Le photographe vise celui, ou celle, qui regardera la photo dans l'avenir. » Les propos de Yadin Dudai, de l'Institut Weizmann des sciences à Rehovot, font ensuite écho à ces photos, de sorte que commence un jeu de correspondances entre les deux types de récit de *Poétique du Cerveau*, le tien et celui des neuroscientifiques que tu interrogues...

N. A. : Yadin Dudai dit que la mémoire de l'expérience vécue ne peut être comparée à la photographie ou au cinéma. Elle n'a pas de lieu assigné, il n'y a que la remémoration qui la suscite. Yadin Dudai le dit très précisément : « La mémoire est un processus dynamique qui modifie l'information, c'est-à-dire la mémoire elle-même. » Notre cerveau est toujours en train de se transformer. Il est comme

la mer : on ne retrouve jamais la même mer, elle change, elle bouge tout le temps, comme les vagues.

M. D. : Cette image évoque la plasticité du cerveau et c'est quelque chose d'absolument vertigineux...

N. A. : Les chercheurs que j'interroge démontrent tous à leur niveau cette plasticité du cerveau. Après Yadin Dudai, c'est Vittorio Gallese. Il fait partie de l'équipe de chercheurs qui a découvert que les mêmes neurones s'activent chez celui qui agit et celui qui observe l'action. Ils leur ont donné le nom de « neurones miroirs ». Ce nom est signifiant et, bien évidemment, il détermine aussi une interprétation, une démarche heuristique. C'est ensuite Sharon Peperkamp, une des rares chercheuses qui travaille sur la voix et les premiers sons que les nourrissons retiennent, notamment chez les bilingues. Elle a initié une recherche sur le bilinguisme, qui est tout juste en train de commencer. Je filme un protocole de tests avec des bébés. Et l'on n'a pas besoin de comprendre le protocole pour voir le visage de ces bébés s'éclairer et s'émerveiller d'entendre un son connu. On perçoit le plaisir de la reconnaissance des mots. Mais la découverte la plus fascinante dans cette perspective est peut-être celle que raconte Laurent Cohen : se construit, dans le cerveau, au moment de l'apprentissage de la lecture, un lieu de la lecture. Apprendre qu'il y a un lieu de la lecture dans le cerveau est d'autant plus incroyable que l'écriture, et donc la lecture, n'existe que depuis 5000 ans, c'est-à-dire que ce lieu n'a aucune détermination génétique. Cette histoire a fait remonter en moi le souvenir du jour où j'ai réalisé que je savais lire. Cela s'est passé d'un seul coup, du jour au lendemain. Un beau jour, j'ai su lire un texte, alors que la veille encore, je ne lisais que des mots. J'avais 6 ans et je me suis rendu compte que cela s'était passé à mon insu.

M. D. : Moi, j'ai été aussi frappée par l'histoire des larmes qui secrétaient des émetteurs de non-agression. Enfin on pourrait citer le psychiatre d'enfant et psychanalyste François Ansermet qui dit : « au commencement était l'inachèvement » et qui parle littéralement de plasticité du cerveau à l'encontre des discours qui font prévaloir la génétique. On voit bien aussi que, pour ces neuroscientifiques, il ne s'agit pas d'énoncer une vérité ultime, mais, au contraire, d'ouvrir le sens.

N. A. : Ce qui m'a intéressée, c'est que les scientifiques que j'interroge viennent tous de faire des découvertes et sont encore en train de les interpréter. Bien sûr, ils les interprètent comme on peut les interpréter aujourd'hui, avec le savoir dont on dispose aujourd'hui. Demain, quand on reverra le film, on dira peut-être tout autre chose. Les neuroscientifiques qui parlent ici disent ce doute. Sur l'odeur, par exemple, Noam Sobel dit que, contrairement aux autres sensations, où tu disposes de moyens de mesure, on n'a rien pour mesurer l'odeur. Il croit que c'est par là que se feront les plus grandes découvertes sur les neurones. À vrai dire on ne sait même pas très bien ce qu'est la mémoire ou la pensée.

Donc, oui, bien sûr le sens est encore ouvert et la pensée mouvante. Et dans ce moment de tâtonnement, justement, on perçoit mieux les mouvements de la pensée. Pour moi, leur parole donne lieu à des récits et non à une vérité absolue. Ce sont des récits, scientifiques certes, mais qui exposent leur sujet aussi très personnellement et sur le plan émotif. Au départ, quand j'ai commencé à penser le film, j'avais l'intention de parler de l'émotion, mais cela n'a pas été nécessaire, car l'émotion était déjà là. Elle est palpable dans le discours de Yadin Dudai, par exemple, quand il raconte sa découverte du processus de l'évolution, au lycée, dans son cours de biologie. Il faut le regarder et l'écouter dire comment il a eu la révélation que le processus de l'évolution était « intéressant et émouvant ». Son élocution ralentit, on voit des rougeurs apparaître sur son cou. L'émotion est là, tu ne sais pas pourquoi et peut-être ne le sait-il pas lui-même, mais elle dit une vérité. Il associe lui-même le fait de l'émotion au phénomène de la mémoire. Donc on a là un chercheur qui dit et assume que ce qui donne la mesure de la vérité, c'est sa subjectivité, son émotion. La pensée est mouvante et émouvante, il le dit littéralement. Laurent Cohen est lui aussi particulièrement émouvant, lorsqu'il raconte sa fascination pour son grand-père, qui connaissait tant de langues, mais je ne vois pas moins d'émotion dans l'histoire qu'il raconte, à savoir la découverte d'un lieu de la lecture dans le cerveau.

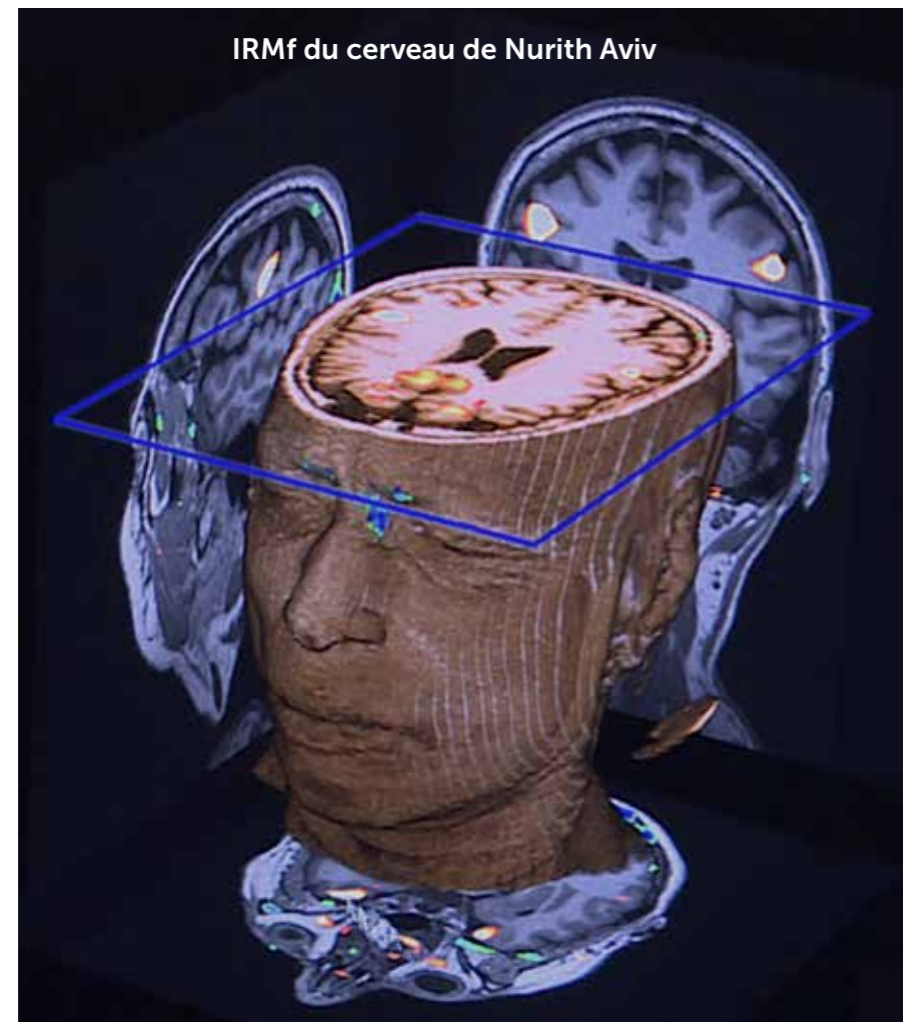
M. D. : Donc, il y a un discours de l'affect dans *Poétique du Cerveau*, et tu le relaies toi aussi, par exemple quand tu fais état d'un de tes symptômes...

N. A. : Oui, j'ai commencé à avoir un picotement sur le bout de



la langue en sentant des odeurs fortes, au moment où je finissais *D'une langue à l'autre* et où je commençais de préparer *Langue sacrée, langue parlée*. Et ce symptôme persiste. Le double sens du mot langue fonctionne en français et en hébreu, deux langues que je parle et dans lesquelles je vis. Chez moi, le mot langue s'est traduit par un symptôme sur ma langue. C'est comme un *witz*, une blague. C'est un phénomène qui va au-delà de mon cas personnel. Tous les êtres humains inventent des symptômes à partir des mots qui se traduisent dans leur corps. Freud a parlé du symptôme comme une action des mots sur le corps et notamment des mots à double sens.

M. D. : Tu le présentes effectivement comme une blague. L'IRM de ton cerveau que tu entreprends. On ne peut lire plus profondément en toi et pourtant on ne peut rien y voir... ou presque rien. Et, à ce titre, le rêve que tu racontes dans ton film et qui procède aussi de la sédimentation des sens des mots est autrement troublant et inquiétant... je ne vais pas le révéler, mais là encore c'est comme



si tu découvrais tout à coup ce qui agit dans tes films, à ton insu, et qui est aussi une traduction venue du cerveau dans ce langage mystérieux du rêve...

N. A. : Oui, dans l'IRM fonctionnel de la recherche en neuroscience, qui recherche à comprendre le fonctionnement du cerveau (à distinguer de l'IRM qu'on utilise à l'hôpital pour repérer les maladies), ce que j'ai trouvé incroyable, c'est qu'à l'intérieur du cerveau tout bouge tout le temps, donc pour y trouver la représentation de la langue, il faut qu'alternativement, tu la bouges ou la touches, et la laisses au repos. La seule chose qu'ils aient pu voir, c'est la représentation du mouvement de la langue. Et il a fallu s'y reprendre à trois reprises pour y arriver. Les chercheurs m'ont expliqué que pour comprendre ce symptôme, il faudrait des années de recherches, et encore, il n'est pas sûr qu'on puisse

trouver quelque chose.

Quant au rêve... évidemment, ce sont des choses que l'on ne sait, que l'on ne comprend qu'après-coup, qui prennent une autre signification après-coup. Peut-être se joue-t-il dans *Poétique du Cerveau*, justement, un effet d'après-coup, où se révèlent des liens, des rapports, des correspondances ? Entre les prises de parole de chacun des chercheurs interrogés, j'ai aussi filmé des arborescences : des arbres, des ombres d'arbres, des arbres se reflétant dans l'eau, des arborescences neuronales... La chose la plus étonnante lors de ce tournage s'est produite, quand je suis sortie de l'entretien avec Noam Sobel, qui travaille sur l'odorat. Je voulais qu'il y ait du soleil pour filmer l'ombre des arbres, mais il y avait un vent incroyable et aucun soleil. Impossible de filmer des ombres. Alors j'ai trouvé un mouvement de caméra que je n'avais jamais fait auparavant pour filmer le vent dans les arbres et, tout à coup, j'entends qu'en hébreu le mot *re'akh*, odeur consonne avec le mot *rou'akh*, vent, souffle, esprit. Le corps est présent dans la langue.

Rimbaud écrit que le poète se fait voyant par un long, immense et raisonné dérèglement de tous les sens... Mais déjà le cerveau dans ces circuits de traductions des informations amenées par les sens, provoque d'emblée un dérèglement des sens, dans toutes les acceptions du terme et produit d'étranges glissements du symbolique au corps.



À PROPOS DE « POÉTIQUE DU CERVEAU »

Sur l'affiche, un pan de mur ensoleillé, dont quelque chose, une langueur du ciel, des palmes s'avancant avec douceur, quelque chose nous dit qu'il se trouve dans un orient lointain. On distingue une fenêtre, une grande ombre aux formes d'insecte. Si, comme dans une expérience scientifique, il faudrait énumérer ce que

l'on y voit, on répondrait en désignant ces grandes branches luxuriantes, touffues, des coiffes vertes de colibris. Mais, après une seconde d'attention supplémentaire, le regard se porte sur la petite fenêtre, sur le véritable sujet du cliché, qui est ce grand arbre dont le mur accueille l'image obscure, qui est là, sans être là, qui insinue en nous sa présence. En regardant

« Poétique du cerveau », on répondrait encore que l'autre sujet est la fenêtre, ce cadre dans le cadre, un reflet de miroir de l'objectif, on dirait aussi que la photo est prise à Tel-Aviv, comme les indices nous le murmuraient. Ce que l'absence et la rencontre disparue laissent de traces ; ce que l'imagination pressent de juste, induite par des parfums

absents ; ce que le saisissement des images, comme un miroir tendu, reflète et réfléchit vers nous et en nous, tout cela est le sujet du film, voyage où la science décrit le pouvoir magique de l'art, et où celui-ci met en formes les métaphores de la science.

Nurith Aviv offre un film qui, comme les cellules contenant le patrimoine

entier de l'individu, contient toute son œuvre. Psychanalyse, travail sur la langue, voyages et linguistique, ce n'est pourtant pas une dissertation de biologie, ou une consultation successive. Nurith Aviv parle d'elle, de ses tourments, elle dissèque son esprit, au sens propre, comme le montre une étonnante séquence de scanner, qui saucissonne sans ménagement son crâne. Elle questionne

des neuroscientifiques, et toutes les rencontres avec ces hommes de sciences sont passionnantes. Vous apprendrez, avec Sharon Peperkamp, que les très jeunes enfants babillent dans une langue universelle, qui se spécialise ensuite, en fonction de son environnement ; avec Laurent Cohen, de la Pitié-Salpêtrière, que le cerveau contient



des zones spéciales qui décodent minutieusement le sens des lettres, et que ces mêmes zones travaillent pour le toucher, la vision, le regard, et que, de fait, écouter une langue met en branle les mêmes fonctions que regarder une œuvre de cinéma. Vittorio Gallese, de l'Université de Parme, a découvert, presque par hasard, en étudiant la façon dont se meut et regardons se mouvoir les autres, des choses étonnantes. Il nous apprend que lorsque l'être humain agit, ou quand il voit ou entend quelqu'un agir, ou même quand il lit un texte disant que quelqu'un agit, ce sont les mêmes zones du cerveau qui travaillent, comme si il faisait lui-même l'action dont il est spectateur. Ce qui fait que l'on apprend, ou que l'on comprend l'Autre, c'est cette vibration intérieure, cette simulation inconsciente, malgré soi. Entre un acteur et un spectateur, il n'y a pas d'écran, de réception, mais un mécanisme de mimétisme, un miroir. Contre la détermination génétique, tous les scientifiques s'accordent sur la nécessité de la rencontre avec l'Autre pour se constituer soi, et chaque fois que dans le film nous les entendons, on est aussi transformé qu'un jeune enfant par sa mère, ou un spectateur par une œuvre. Les rencontres nous changent aussi nous, spectateurs, et cela tient à la mise en scène, des plans lumineux, géométriques, où une prise électrique devient un motif, un bureau de science, un tableau caravagesque. A chaque question, des réponses calmes et chaleureuses. On a l'impression d'écouter de vieux amis.

« Quelle est la première fois où vous vous êtes imaginé chercheur ? ». C'est ce que demande à chacun d'entre eux Nu-

rith Aviv. Les scientifiques sont perplexes, remuent leurs souvenirs. Mais, on ne peut remonter dans le cours de sa mémoire, rembobiner, comme ces images de train qui, au début du film, défilent à l'envers. La science dit encore ce que l'on suppose, que la mémoire n'est pas une bibliothèque sagement rangée à l'arrière de nous-même, mais une constellation que l'on atteint en se perdant, un ailleurs fluctuant, qui nous accompagne, un miroir qui vieillit avec nous. C'est un réseau d'étoile dans le cerveau, et ce qu'elles nous renvoient, comme les astres du ciel, est déjà différents au moment où les voit et où les approche, elles brillent, et sont insaisissables, plus vieilles que leurs reflets, brouillées à retardement, autres dans le présent que dans le passé. On se souvient et on triche en même temps, on déforme. Alors, il faut imaginer, se questionner, et « Poétique du cerveau » n'est rien d'autre que cette gigantesque question : « Nurith Aviv, quelle est la première fois où vous vous êtes imaginée cinéaste ? ». Est-ce en regardant par la fenêtre, dans votre enfance, rue Hovevei Zion, en cadrant le cours du monde, depuis un balcon ? Les fenêtres ne dévoilent que ce qu'on y cherche, elles sont partout dans le film, qui n'est qu'encre qu'une fenêtre lui-même, sur la science, une fenêtre qu'on ouvre moins pour entendre qu'y imprimer ses songes, ou ses obsessions. En faisant ce film magnifique de bout en bout, d'une somptueuse ouverture sur l'enfance et la mère, au final bouleversant, Nurith Aviv s'imagine une mémoire, répond à des questions par des images et des métaphores, des arbres qui veulent dire le temps qui passe, des paysages inversés, des fenêtres envahissantes,

elle nous donne des nouvelles formes, universelles, à d'autres discours, ce qui est le propre de l'art. Evidemment, cette pérégrination ne lui apporte pas de réponse, mais elle obtient cette forme supérieure de compréhension que laissent en nous les rencontres ou les œuvres, des empreintes indélébiles et mouvantes, comme les traces des dernières vagues imprimées sur une plage. Dans les premières minutes, on voit en photographie la petite fille qu'elle était mimer le sourire de sa mère, que sa mère semble contrefaire à son tour. Il n'y a pas identité entre les deux reflets du sourire, mais empathie profonde, une mimesis fondamentale. Le film est un miroir où l'artiste se regarde et se comprend ; c'est un miroir

où le spectateur partage et retient, se laisse grêler par des multiples traces. « Poétique du cerveau » est sous ses abords d'enquête intime et scientifique, une subtile définition du cinéma comme rencontre inoubliable, cette image où le spectateur et l'acteur, le réalisateur et l'interlocuteur se miment l'un l'autre. A chaque fois, le sens s'évapore, nous transperce, on peut voir le film deux, trois fois, pour comprendre que le propos s'articule, puis se plie, se renouvelle. Et à l'échelle de l'œuvre, il se passe d'une séquence à l'autre ce qui se passe entre le film et son spectateur : une rencontre. Aussi chaque dialogue, minutieusement préparé, avec un scientifique se laisse infuser du discours suivant, qui le reflète et le déforme,

et le film en entier, à son tour, nous modifie, d'où une puissante impression d'être le cobaye vivant de ces neuro-scientifiques, qui parlent d'empathie, d'universalité, de mémoire tricheuse.

Il n'y a pas de sens univoque, mais si l'on devait en donner, on dirait ceci. Au fond, penser, se souvenir, voir un film ou faire un film, c'est la même chose, et c'est la même chose que contempler, dans une glace, ces fantômes éphémères, qui bougent avec nous. C'est pourquoi Narcisse ne pouvait se passer de son reflet, on a besoin de se voir dans un fleuve qui brouille l'exacte image, qui nous reflète différent chaque fois, qui ouvre à la pensée, à la réflexion. Comme regarder par

la fenêtre une simple branche de palmiers sur un mur blanc nous ouvre aux ombres des absents, à la mélancolie du passé, à des présences mystérieuses et fugaces comme des parfums. Les visages, les mots, les films, les rencontres sont des fenêtres, qui, étrangement, ne cessent de nous refléter. Des rencontres toujours possibles, gardées par une communication universelle, avec laquelle on naît. Voilà la mélodie de ce film par ailleurs sans musique, ce film, qui énonce toujours par métaphore, par renversement vers le spectateur, qui provoque presque magiquement l'empathie, qui est un miroir que l'on ne se lasse pas de sonder, tant il semble vertigineux.

Baptiste Rossi





Nurith Aviv a réalisé dix films et fait l'image d'une centaine de fictions et documentaires (entre autres pour Agnès Varda, Amos Gitai, René Allio, Jacques Doillon...).

La rétrospective *Nurith Aviv, filiations, langues, lieux* se tient au Centre Pompidou du 6 au 25 novembre 2015 incluant 40 films et des rencontres.

Une rétrospective de ses films a eu lieu au Jeu de Paume en 2008.

Elle a été la lauréate du prix Edouard Glissant 2009.

Elle enseigne dans des écoles de cinéma, en France en Allemagne et en Israël. Ses quatre films précédents sont sortis au cinéma accompagnés d'un grand nombre de débats avec des écrivains, des philosophes, des psychanalystes...

2015 **Poétique du Cerveau** • 66 mn

2013 **Annonces** • 64 mn

2011 **Traduire** • 70 mn

2008 **Langue sacrée, langue parlée** • 73 mn

2004 **L'alphabet de Bruly Bouabré** • 17 mn

2004 **D'une langue à l'autre** • 55 mn

2002 **Vaters land/Perte** • 30 mn

2001 **Allenby, passage** • 5 mn

2000 **Circoncision** • 52 mn

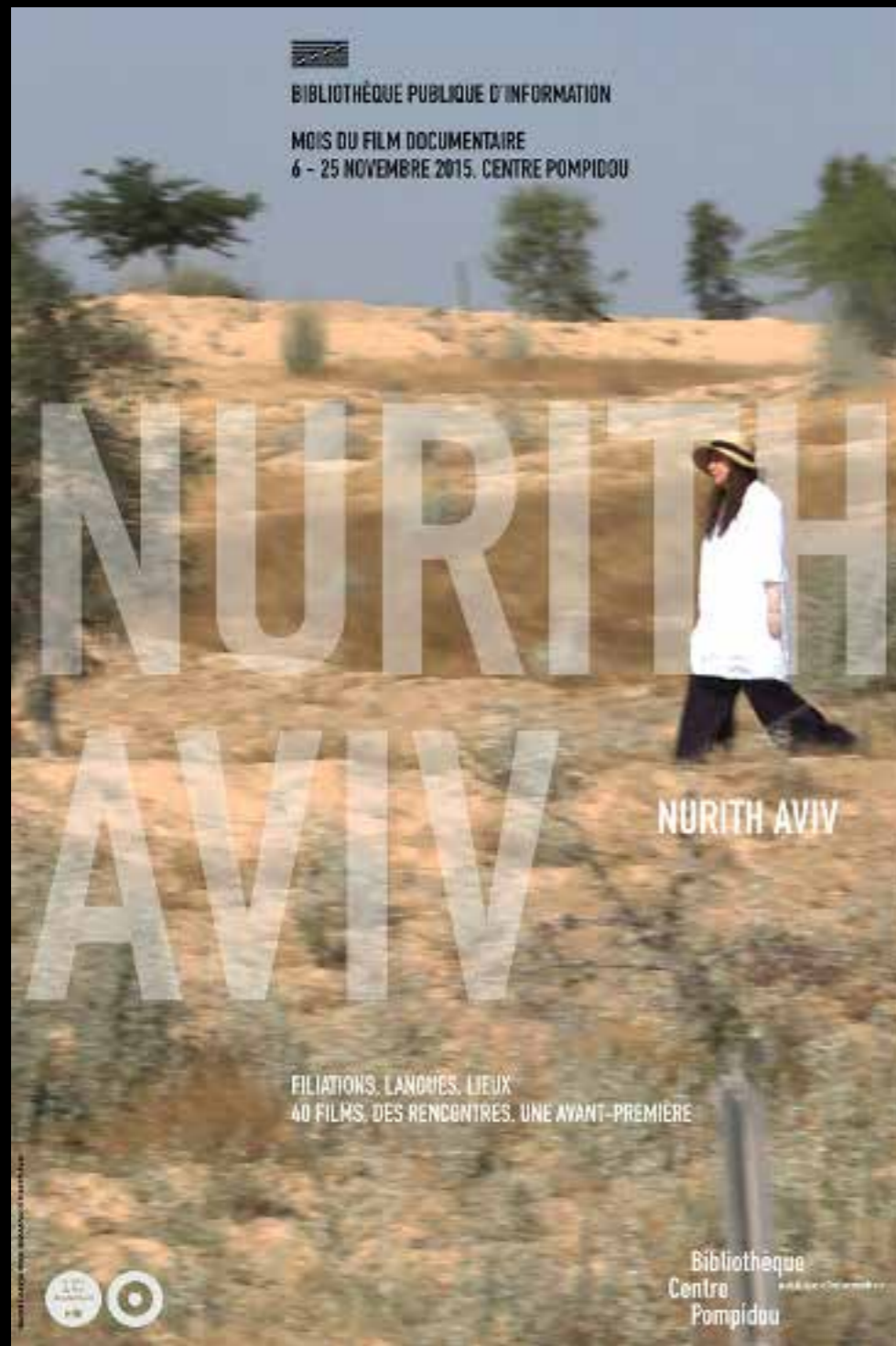
1997 **Makom, Avoda** • 81 mn

1992 **La tribu européenne** • 75 mn

1989 **Kafr Qara, Israël** • 66 mn



Nurith Aviv à la manifestation du 1^{er} mai 1968 à Berlin.



RETROSPECTIVE NURITH AVIV

Du 6 au 25 novembre 2015
au Centre Pompidou

NURITH AVIV. FILIATIONS, LANGUES, LIEUX

MOIS DU FILM DOCUMENTAIRE
RÉTROSPECTIVE ET CARTE BLANCHE À NURITH AVIV

Du 6 novembre au 25 novembre 2015

Bibliothèque publique d'information

Nurith Aviv est une portraitiste errante, chef opératrice et réalisatrice, entre la France et Israël, le cinéma et la photographie, la fiction, le documentaire et le film expérimental. Dans le cadre du Mois du film documentaire, la Bpi propose une rétrospective de l'œuvre de Nurith Aviv, avec de nombreuses projections et des invités prestigieux !

Nurith Aviv a réalisé 10 documentaires. Elle est la première femme chef opératrice en France. Elle a fait l'image d'une centaine de films de fiction et documentaires avec entre autres Agnès Varda, Amos Gitai, René Allio, Jacques Doillon...

À l'invitation de la Bpi, **Nurith Aviv** a regroupé un choix de **40 films** sous trois thématiques qui lui sont chères : **filiations, langues, lieux**.

Ses documentaires se mêleront aux films dont elle a fait l'image et à des films qu'elle aime. Beaucoup de femmes derrière ou devant la caméra, essentiellement des cinéastes engagés, tous unis dans une ouverture à l'autre, un désir de tolérance et de compréhension du monde.

Certaines projections seront suivies de **rencontres avec des personnalités** venues de tous horizons.